

Le mur de Babel

Joël Pourbaix

Numéro 43, hiver 1990

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pourbaix, J. (1990). Le mur de Babel. *Moebius*, (43), 87-88.

LE MUR DE BABEL

Joël Pourbaix

Voilà sur l'écran les lèvres humides, un regard entrouvert lèche l'Objet, la syncope publicitaire apparaît, disparaît, et le téléjournal suit. Le rituel d'une fin de soirée. Pourtant j'ai voulu éteindre le torrent des images, me dire posément, encore une fois, que les miroirs du monde ne contemplent que le monde des miroirs. Belle formule n'est-ce pas, mais impuissante à endiguer l'accélération des «événements vécus en direct». Une vitesse qui éblouit ma mémoire et mes mots, le vertige et le vestige ne font plus qu'un. Berlin par exemple.

Berlin, j'ai maintenant le mur de Berlin au fond de ma poche. Pour vingt dollars, un beau morceau bien gris avec quelques touches de noir et de blanc. Je caresse l'Histoire! Je dépose la pierre dans ma baignoire, sur ma table, au fond de mon lit, tout le plaisir de la retrouver le lendemain, intacte, bien au chaud au creux du ventre. Je lui montre mes coquillages, mes pierres du Mexique, d'Irlande et de Bretagne. Je lui montre aussi ma ville, les gens, l'enfant promené par sa mère, le chien et son maître.

Les heures passent, mûrissent, une tentation irréversible et euphorique monte lentement. Les doigts, la paume, le bras, l'épaule, la tête. Une douce brûlure. Je vais le faire cette nuit.

L'hiver part à la dérive, une fine pluie chaude balaie mon visage, la ville luit, les rues se dilatent, nuées, murmure d'un alcool d'Irlande au fond de ma gorge. (Je me souviens, je suis assis au bord de la falaise comme on s'assoit au seuil d'une porte, les genoux relevés, écorchés, avec la joie immense de savoir que la mer n'a pas besoin de moi pour exister. Aucune question, la réponse est là-bas, en bas, dans l'extrême écoute, l'infini d'un lieu sans lieu qui me caresse et me mouille. Rafales.)

Je me relève, reconnaître les rues, les néons, la pierre épouse parfaitement ma main qui se referme. Je prends tout mon temps, je vise, la vitrine vole en éclat. Bruit d'oiseaux éparpillés. Jamais trajectoire ne fut aussi excitante.

*

Imaginez le nombre de jets de pierre avec ce mur dispersé aux quatre vents! Mais n'ayez crainte, les rumeurs colmatent les brèches, l'opinion de chacun ajoute son grain de sable à l'édification d'un autre mur, mur majuscule, Babel, l'orgasme permanent de la planète, je ne peux m'empêcher d'aller la voir, goûter à son vertige, ses mots, ses images, mes mots, mes images, ragots de village dégustés avec tout le confort possible, bien à l'abri.

Le mur de Babel me tient en laisse, je tire, je continue à vouloir l'au-delà, aller bien au-delà, la laisse bande, tant pis, elle bandera un peu plus, elle va rompre, elle rompt, je romps.

Soudain ce bonheur de penser qu'il ne faut jamais confondre l'être humain avec l'espèce à laquelle il appartient.

La lumière rose sur les branches, les écorces dressées dans le ciel, la poussière du temps retombe. Oui, ma mémoire vierge comme une forêt. Je vais vers la clairière. Au milieu, il y a une grosse pierre, elle vibre encore de la chaleur du jour. Je la soulève. Parmi les larves et les araignées, retrouver la boîte rouillée. J'enlève le couvercle, je prends le cahier noir, je prends la feuille blanche. Enfin je peux garder le silence. L'aimer.